

LA GUERRE FROIDE

Catherine Durandin

LA GUERRE FROIDE

*Quatrième édition mise à jour
5^e mille*

*Que
sais-je?*

À lire également en *Que sais-je ?*

COLLECTION FONDÉE PAR PAUL ANGOULVENT

François-Charles Mougel, Séverine Pacteau, *Histoire des relations internationales (de 1815 à nos jours)*, n° 2423.

Nicolas Werth, *Histoire de l'Union soviétique de Khrouchtchev à Gorbatchev (1953-1991)*, n° 3038.

Maxime Lefebvre, *La Politique étrangère américaine*, n° 3714.

Bruno Tertrais, *La Guerre*, n° 3866.

François Durpaire, *Histoire des États-Unis*, n° 3959.

Romain Ducoulombier, *Histoire du communisme*, n° 3998.

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.

La fouille de textes et de données est interdite
conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN 978-2-7154-3922-1

ISSN 0768-0066

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2016

4^e édition mise à jour : 2026, mai

© Que sais-je ?/Presses Universitaires de France, 2026
5, allée de la 2^e DB, 75015 Paris

CHAPITRE PREMIER

La guerre à portée des esprits, entrée en guerre froide

« Guerre froide », étrange formule, dont l'association étonne ; et pourtant, nous nous y sommes habitués. Aujourd'hui encore ne parle-t-on pas de « retour de la guerre froide » pour désigner les tensions renouvelées entre Moscou et Washington ? De 1947 à 1989, cette guerre est une histoire de plus de quarante ans, marquée par la confrontation entre deux idéologies irréconciliables : le monde occidental d'un côté ; le monde soviétique et socialiste de l'autre. La planète s'est ainsi trouvée partagée en deux camps, sous l'égide de la peur, une peur contrôlée par la rationalité et l'instinct de survie, car, pour réelle qu'ait été la menace de l'arme nucléaire, il semble que la logique dissuasive ait empêché le conflit de dégénérer, chacun des deux ennemis sachant que la tentative de destruction de l'autre engendrerait son propre anéantissement.

L'équilibre de la terreur a succédé au jeu du glaive et du bouclier : au lieu de s'affronter directement, les belligérants ont mis des armes conventionnelles entre les mains d'alliés, et, par une stratégie oblique, ils ont fait glisser les combats vers les périphéries. La guerre

froide a touché tous les continents, contaminé tous les espaces et tous les domaines : idéologique, politique, économique, social et culturel, militaire. Elle a vu la Chine, en 1949, basculer dans la révolution sous la conduite de Mao Zedong, d'abord partenaire de l'URSS puis en conflit avec Moscou. Alliée ou rivale, récalcitrante ou loyale dans sa relation avec l'URSS, la Chine a pris position contre le bloc occidental.

La logique de la dissuasion, Raymond Aron, dès 1962, l'a définie magistralement dans *Paix et guerre entre les nations*. Dans la préface, devenue une référence obligée pour qui veut exprimer l'étrangeté de cette histoire, il écrit :

L'idée directrice à partir de laquelle je tâchais de penser la conjoncture internationale était celle de la solidarité des deux Grands contre la guerre totale dont ils seraient les premières victimes. Inévitablement ennemis par position, à cause de l'incompatibilité de leurs idéologies, États-Unis et Union soviétique ont un intérêt suprême commun. Ils ne sont ni désireux ni capables de régner ensemble mais ils sont résolus, dans la mesure où chacun est désormais exposé aux coups de l'autre, à ne pas s'entre-détruire¹.

I. – Une date pour l'entrée en guerre ?

Singulière, la guerre froide l'est dès ses origines : à quelle date est-elle déclarée ? Pas de jour J, pas

1. R. Aron, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1962, p. 8.

de mouvement de troupes déclenchant une ou des réactions adverses, mais un processus en crescendo, nourri de défiance et d'hostilité. Et cette singularité est confirmée par les analyses des historiens qui, pour la plupart, classent en étapes spécifiques ces décennies pour parler de détente et de « seconde guerre froide », comme si les équilibres et les perceptions de la menace évoluaient. Si tel fut bien le cas, ces évolutions n'ont pas pour autant débouché sur un armistice ou une paix dûment signée. Et pourtant, il y eut bien, d'un côté, une défaite de Moscou, qui laissa s'échapper, avant de se dissoudre, en 1991, les composantes d'un empire tenu par le pacte de Varsovie et, de l'autre, une victoire de l'Ouest, qui brandit comme inévitable et exemplaire la démocratie libérale et l'économie de marché. Depuis, l'Ouest, prétendant énoncer une nouvelle donne du droit international, put même étendre l'Alliance atlantique et son bras armé l'OTAN jusqu'aux ex-démocraties populaires.

Poser des jalons, tenter de déterminer la façon dont la guerre a été déclenchée, permet de penser la nature du conflit, aide à en mesurer l'ampleur. Car paradoxalement, la fin de la Seconde Guerre mondiale se joue sur un fond d'entente officielle entre les États-Unis, la Grande-Bretagne et l'URSS, tous trois unis depuis 1941 contre l'Axe Rome-Berlin-Tokyo. Cette entente n'allait pas sans quelques arrière-pensées : chacun s'interrogeait déjà sur ses sphères d'influence futures. À la conférence de Yalta, en Crimée, le 4 février 1945, les trois Grands, Roosevelt, Staline et Churchill, siégeaient côte à côte. Churchill

tout sourire, Roosevelt perplexe et Staline l'air buté avancement, selon l'expression de François Fejtö, « en terre inconnue ». « Rien dans le passé ne s'offrait à eux comme point de repère pour l'élaboration d'une stratégie commune de la paix. Dans ces conditions, ils se sentaient portés à improviser sur les données immédiates et secondaires, en ajournant la discussion sur les questions principales »¹.

Cinquante ans après, en 2005, l'historien américain John Lewis Gaddis, professeur à l'université Yale, qui n'est pas éloigné de la position de François Fejtö, précise qu'en février 1945 Roosevelt a toutefois quatre préoccupations urgentes : en finir avec la guerre en Asie contre le Japon, donc conserver l'alliance avec Staline et soutenir la Chine nationaliste ; maintenir la coopération des Alliés afin d'organiser les règlements d'après-guerre ; ne pas répéter les erreurs de Wilson qui, en 1919, rêvant de construire une paix perpétuelle, avait demandé à son pays une implication internationale trop ambitieuse et, de ce fait, avait conduit à une réaction d'isolationnisme de longue durée ; enfin construire un nouvel ordre en mesure de bloquer les causes probables de guerres futures. Sans doute, poursuit Gaddis, les Alliés savaient bien que leur coalition avait été un moyen non seulement de venir à bout de l'Axe, mais également de s'assurer une influence maximale une fois la guerre remportée²... Reste qu'à

1. F. Fejtö, *Histoire des démocraties populaires*, t. I : *L'Ère de Staline*, Paris, Seuil, 1952, p. 50.

2. J.L. Gaddis, *The Cold War : A New History*, New York, The Penguin Press, 2005.

partir de juillet 1945, après l'explosion de la première bombe atomique, les États-Unis n'ont plus besoin des Soviétiques pour vaincre le Japon ! « Cependant, conclut Gaddis, la bombe elle-même intensifiait la méfiance soviéto-américaine¹. »

À l'origine de la guerre froide, cette inexorable course technologique, on peut en effet retenir trois dates-clés : le premier essai de l'arme atomique le 16 juillet 1945, et les deux bombardements de Hiroshima et de Nagasaki les 6 et 9 août 1945. Le rejet de la révolution bolchevique, puis de l'URSS, la politique dite « de cordon sanitaire » conduite essentiellement par Paris et Londres, avec l'appui de la Roumanie et de la Pologne de 1918 à 1920 en vue d'éviter que la révolution russe ne se propage, le rôle de la nouvelle Internationale, le Komintern, fondée par Lénine en 1919, toute l'histoire de la révolution russe et de la contre-révolution occidentale, toute la mémoire de l'ère de Lénine puis de l'époque de Staline revenaient en force pour éloigner et bientôt séparer des Alliés de circonstance. Pour se convaincre de la réalité de la fracture idéologique et politique entre l'Ouest et l'Est, il n'est que de songer aux résistances concurrentes qui se sont opposées au nazisme, et qui ont souvent menacé de devenir fratricides, de la France de De Gaulle à celle de Maurice Thorez, secrétaire général du PCF de 1930 à 1964 ; de la Pologne des communistes aux résistants de Londres (deux résistances qui se sont combattues féroce-ment) ; de la Yougoslavie de Tito à celle de Mihaïlovitch ;

1. *Ibid.*, p. 25.